

Éditorial

Jean FOUCAMBERT

Il existe d'intéressantes similitudes dans la manière ambiguë et contradictoire dont se pose le problème de l'école privée et publique et la réflexion actuelle sur la lecture.

Nous associons, en effet, la lecturisation à une recherche des conditions d'une promotion collective dans ce qu'elles ont de contradictoire avec celles de la réussite scolaire individuelle.

Dans cette optique, et indépendamment des intentions exprimées par les promoteurs de l'école privée, les propos des élèves qui la fréquentent apportent un éclairage intéressant. Le quotidien "LE MATIN" du 27 avril en a interrogé quelques-uns :

Un élève de première :

"Le fait que cela soit payant favorise une certaine élite et c'est très bien."

Un autre élève de première:

"C'est vrai que j'ai plus de facilité que d'autres grâce à l'aide de ma famille. Et après ? C'est ça la démocratie. On n'est pas habitué à glander et perdre son temps comme au lycée. On accumule un savoir. On part dans la vie avec des chances en plus d'avoir un bon rang social et une situation importante."

Un élève de l'école alsacienne :

"On est tous du même milieu. C'est vrai qu'on a plus de chance et plus d'argent, mais on n'y peut rien... On est préservés, nos profs sont obligés d'être performants et n'ont pas une mentalité de rentier. Je crois que nous sommes formés au mieux dans l'intérêt de la nation, je dis ça comme ça, c'est con, mais c'est un peu vrai."

C'est "L'enfance d'un chef" :

"Qu'est-ce qu'ils viennent nous embêter avec leur lutte de classes, comme si les intérêts des patrons et des ouvriers étaient opposés !... je n'ai pas le droit de faire de mauvaises affaires. Voilà ce que j'appelle, moi, la solidarité des classes." (Jean-Paul SARTRE).

La promotion collective serait ainsi garantie par la réussite individuelle d'une élite qui porte la lourde responsabilité de guider la multitude.

L'école privée se targue alors d'être un meilleur sérail où des jeunes gens se préparent, dans l'effort et la discipline, à exercer des responsabilités importantes pour le plus grand bien des autres, de ceux qui fainéantent sur les bancs de l'école publique.

Mais est-ce seulement le projet de l'école privée ? Les prestigieuses classes préparatoires des lycées, les grandes écoles, les "filières" qui se reconstituent dans l'enseignement secondaire, les classes homogènes dans l'enseignement élémentaire, même certaines écoles primaires

expérimentales, tout cela participe de la même logique : au-delà de l'origine sociale des élèves ou du caractère confessionnel, ce sont, dans tous les cas, les meilleures conditions de la réussite individuelle qui sont obstinément recherchées.

Que l'école publique soit ou non un milieu plus performant, dans cette course, nous semble, non seulement un débat dérisoire, mais une piste assurée pour éloigner du vrai problème. La nécessité de la défendre contre les campagnes de la droite ne peut détourner de l'autre combat pour la transformer.

L'école publique n'a, en effet, jamais été conçue par la bourgeoisie du 19^{ème} siècle afin d'offrir à la classe ouvrière les moyens de sa promotion collective. Bien au contraire ; les intentions de Jules Ferry n'étaient guère ambiguës comme en témoignent ces propos de 1879 :

"Dans les écoles confessionnelles, les jeunes reçoivent un enseignement dirigé tout entier contre les institutions modernes. (...) Si cet état de choses se perpétue, il est à craindre que d'autres écoles ne se constituent, ouvertes aux fils d'ouvriers et de paysans, où l'on enseignera des principes diamétralement opposés, inspirés peut-être d'un idéal socialiste ou communiste emprunté à des temps plus récents, par exemple à cette époque violente et sinistre comprise entre le 18 mars et le 24 mai 1871."

Malgré l'engagement politique ou humaniste de beaucoup de ses maîtres et le recrutement parfois plus populaire de ses élèves, il serait dangereux de présenter l'école publique comme l'école du peuple, s'opposant par là à l'école privée. Toutes les deux sont les écoles de la bourgeoisie, fréquentées parfois par des catégories sociales différentes, bien que cette distinction ait toujours été approximative comme en témoignent l'idéologie élitiste et la composition des classes préparatoires des lycées publics...

Un grand méfait lié à l'existence de l'école privée tient dans l'illusion des milieux populaires, que l'école publique, serait la leur !

L'école, dès lors qu'elle vise la réussite individuelle, fonctionne dans la logique de l'inégalité et de la division sociales.

Il importe bien peu qu'elle soit ou non la même pour tous quand on sait que n'y sont sélectionnés, dans l'une comme dans l'autre, que ceux qui possèdent des caractéristiques sociales précises.

En revanche, une école qui se veut un moyen de promotion collective, pourra difficilement être la même pour tous dans une société partagée entre des intérêts de classes antagonistes.

Ce sur quoi s'opposaient le mouvement ouvrier du 19^{ème} siècle et la bourgeoisie ; et ce n'est pas la moindre contradiction des versaillais d'aujourd'hui, de manifester pour obtenir ce que Jules Ferry voulait éviter : que le mouvement ouvrier puisse ouvrir, financées par l'état bourgeois, les écoles de sa promotion collective...

C'est l'approfondissement de cette ambiguïté qui conduit à l'engagement militant et débouche sur l'invention partagée.

Nous rejoignons ainsi la réflexion à propos de la lecture, de sa nécessaire déscolarisation et de la volonté politique que constitue le passage de l'alphabétisation à la lecturisation pour le plus grand nombre.

"L'écriture, écrit Claude Lévi-Strauss, est apparue dans l'histoire de l'humanité entre le III^{ème} et le IV^{ème} millénaire avant notre ère, à un moment où l'humanité avait déjà accompli ses découvertes les plus essentielles et les plus fondamentales : non pas avant, mais au lendemain de ce qu'on a appelé "la révolution néolithique", qui a consisté dans la découverte de ces arts

de la civilisation, qui sont toujours à la base de notre existence, tels que l'agriculture, la domestication des animaux, la poterie, le tissage - tout un ensemble de procédés qui vont permettre aux sociétés humaines, non plus comme aux temps paléolithiques, de vivre au jour le jour, au hasard de la chasse, de la cueillette quotidienne, mais d'accumuler...

Le seul phénomène qui semble toujours et partout lié à l'apparition de l'écriture, non pas seulement dans la Méditerranée orientale, mais dans la Chine protohistorique, et même dans ces régions de l'Amérique où des ébauches d'écriture étaient apparues avant la conquête, c'est la constitution de sociétés hiérarchisées, de Sociétés qui se trouvent composées de maîtres et d'esclaves, de sociétés utilisant une certaine partie de leur population pour travailler au profit de l'autre partie.

Et quand nous regardons quels ont été les premiers usages de l'écriture, il semble bien que ces usages aient été d'abord ceux du pouvoir : inventaires, catalogues, recensements, lois et mandements; dans tous les cas, qu'il s'agisse du contrôle des biens matériels ou de celui des êtres humains, manifestation de puissance de certains hommes sur d'autres hommes et sur des richesses. Contrôle de la puissance et moyen de ce contrôle."

Étendre le savoir lire, ce n'est sûrement pas augmenter le nombre des privilégiés de ce pouvoir dans une situation d'inégalité sociale, c'est transformer la nature même de ce pouvoir et son point d'application par et pour une réduction de l'inégalité. Tous ces termes sont liés, autant comme conditions que comme effets de la transformation.

C'est aussi ce qui distingue l'école de la réussite individuelle de l'école de la promotion collective : non pas tenter d'égaliser les chances de s'insérer dans un système inégalitaire mais chercher à quelles conditions se développent, pour chacun des savoirs transformateurs de cette réalité sociale.

Jean FOUCAMBERT